

Poème n°304 : Mort du cygne

Nous marchions,
Nous tenant par la main,
En cette après-midi d'automne
Humide et frais à l'approche du soir.

À longer le Canal de la Marne, imaginions
Nous, à cet instant, portés par l'entrain
De nos pas soutenus, le regard atone
À ta vue, brusquement te revoir ?

* * * * *

Tout au long de l'été, à chaque
Promenade, nous t'avions aperçu,
Solitaire et altier, auprès des péniches
À quai, en quête d'aumône d'un batelier.

Escorté de canards, aux coin-coin de maniaques,
Tu glissais sur l'eau, devant, pour prendre à leur insu
Ce qu'il vous balançait. Immergeant la tête, un peu godiche,
Tu noyais le pain dur pour qu'il se ramollisse, ton bec, bel allié...

Ton repas expédié, à nous apercevoir — silhouettes coutumières —
Tu virais alors de bord pour venir nous rejoindre sur l'autre berge.
Pressé de t'approcher, tu traversais dare-dare l'ondoyante et verte
Surface, agitant facétieusement l'arrière-train, désopilant bonjour.

Accroupis sur la rive, immobiles et rieurs, le cœur en bandoulière,
Nous t'appelions les mains tendues tandis que toi, sans gamberge,
Étirant ton long cou, soudain à notre hauteur, confiant mais alerte,
Tu mordillais nos doigts avec quelque rudesse, amusé du bon tour.

* * * * *

Mais en cette fin d'octobre, bien loin de régner en maître incontesté
Sur ton aquatique royaume où ton plumage, immaculé et lumineux,
D'un blanc duveteux évoquait la pureté d'un monde céleste lointain,
Et ton corps, aux lignes équilibrées, les canons de la beauté parfaite,

Ce n'était plus que l'ombre de toi-même que nous observions, infesté
Bientôt par les vers. Avant que de mourir, dis !, en guise de bel adieu,
As-tu trompété un chant et déployé tes ailes, hélas subitement certain
De vivre l'Ultime Instant, si redouté par tous ? Quelle pitoyable défaite

De devoir laisser de soi qu'une image ternie, qu'une chair putrescente !
Tu flottes désormais semblable à ces poissons crevés, gonflés et puants,
Remontés en surface, qui réveillent nos angoisses... Tu gis dans la boue,
Cadavre repoussant, hier encore sublime incarnation du Paradis Perdu.

Pourtant, sache-le, où que tu sois, tes manières hautaines et suffisantes,
Empruntes d'une sereine fierté qui forçait le respect, avec bonheur tuant
Nos plus viles pensées, nul ne les oubliera. Pour ma part, le soir, debout,
Je te jetterai encore des miettes, te voyant dans mes rêves, voler éperdu...

Poème écrit par **Philippe Parrot** © (blog : philippe-parrot-auteur.com)

Entre le 7 et le 8 novembre 2017

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.